

# LA VILLE DES 15 MINUTES



**J**ean-Pierre Bouchez  
 a interviewé pour  
 MagRH Carlos  
 Moreno auteur au  
 parcours exemplaire  
 mais mouvementé d'un  
 réfugié politique devenu  
 un chercheur expert  
 mondialement reconnu  
 dans le champ des villes  
 intelligentes et durables. Il  
 a notamment popularisé  
 l'idée de la ville du ¼  
 d'heure.

**Bonjour Carlos Moreno. Votre parcours de vie a été pour le moins assez mouvementé. Pouvez-vous dans un premier temps nous parler de votre jeunesse en Colombie ?**

Ma jeunesse en Colombie concerne les années 70, puisque je suis né en 1959. Et cette période en Amérique latine et pas seulement qu'en Colombie, était en effet très compliquée notamment du point de vue des droits civiques, puisque marquée par des coups d'Etat et des phases de dictature dans la quasi-totalité des pays de cette région, notamment au Brésil, en Argentine et au Chili. Il faut également rappeler qu'elle est concomitante avec la guerre du Vietnam associée à un affrontement puissant entre l'Est et l'Ouest. Ce fut donc une période marquée par de très fortes convulsions. Le simple fait d'être étudiant, professeur, voire simple lecteur était considéré comme une posture potentiellement suspecte générant de possibles persécutions ciblées. Aussi, notre génération a connu, comme on peut l'imaginer aisément, une adolescence et une jeunesse très différente de celles de la plupart des démocraties occidentales...

**Vous vous enfuyez donc en France en obtenant le statut de réfugié politique à l'été 1979. Qu'est-ce qui vous a poussé et motivé alors à entreprendre des études universitaires dans le champ de l'informatique et de la robotique ?**

Effectivement et je dois dire que j'ai été très bien accueilli en France à l'âge de vingt ans, en

**Carlos MORENO**

Directeur scientifique de la Chaire "Entrepreneuriat Territoire Innovation" IAÉ Paris-Sorbonne, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne



étant pris en charge avec d'autres réfugiés par les services de l'Office Français des Réfugiés et orienté vers la Cimade, un organisme protestant (qu'existe toujours) qui nous formait intensivement à la langue française. Je me suis finalement retrouvé à l'université Paris 7 dite de Jussieu (devenue depuis l'université Paris-Diderot), où j'ai pu acquérir une solide formation dans le domaine des sciences dures, comme les mathématiques et la physique. Les enseignants étaient d'ailleurs extrêmement sensibles aux réfugiés. Ils nous faisaient bénéficier d'enseignements spécifiques, en se rendant même fréquemment dans nos chambres de bonne les week-end pour nous aider à mieux comprendre et assimiler ce que nous n'avions pas forcément compris durant les cours... Au terme de cette formation je deviens enseignant-chercheur à l'IUT de Cachan de Université Paris Sud en travaillant au sein de son laboratoire d'informatique et de robotique. Je rejoins ensuite l'Université d'Evry en devenant Professeur des Universités en 1990

**Vous êtes ensuite devenu parallèlement entrepreneur de start-up de technologies innovantes en collaboration avec le monde académique sur des sujets très diversifiés.**

En effet, en tant que chercheur je me suis intéressé notamment à la robotique et j'ai eu l'occasion de rencontrer des collègues de haut niveau qui venaient de l'université de Santa Barbara (Californie) qui m'ont initié à cette discipline alors naissante. Au sein de l'université d'Orsay, Paris XI à l'époque, devenue Paris-Saclay depuis, je développe de nombreux contacts avec le monde industriel m'offrant ainsi l'opportunité de lancer des



projets collaboratifs et transversaux au-delà des seules publications académiques. C'est la loi de l'innovation (dite Allègre) de 1998 sur l'innovation et la recherche permettant aux chercheurs de créer des entreprises qui me conduisit à suivre cette voie au regard du succès de certaines de mes recherches qui intéressaient des industriels. C'est dans ce cadre que je concrétise la naissance de la start-up SINOVIA centrée sur le contrôle intelligent des systèmes complexes, cette même année au sein de mon Laboratoire universitaire. J'ai conservé depuis ces deux activités combinées en parallèle.

**Pour autant, à partir du milieu des années 2000, vous vous investissez sur ce qui demeure le cœur durable de convictions fondées sur ce que vous avez qualifiés de nouvelles qualités de relations humaines basées sur l'altérité, le respect, le dialogue, l'échange et la bienveillance. Vos travaux porteront alors sur les villes intelligentes et durables et singulièrement sur le concept de «ville du ¼ d'heure», dont on trouve les prémices chez l'architecte urbaniste militante Jane Jacobs au début des années 60. Pouvez-vous nous expliquer ce qui vous a conduit à vous investir dans ce champ urbain et à en décrire les caractéristiques principales ?**

Il se trouve en effet, alors que je travaillais notamment sur les drones pour l'armée française, le gouvernement décide, pour des considérations politiques d'arrêter brutalement ce programme. Aussi, en forme de dédommagement en quelque sorte, il m'est alors proposé de mettre mes compétences technologiques au service au service des villes dites à risques (comme ce fut malheureusement le cas en Italie à Seveso ou de Toulouse avec l'explosion en 2001, de l'usine chimique AZF), pour lesquelles il importe donc de surveiller les différents facteurs susceptibles de conduire à des tragédies. Ce qui recouvre plus largement l'ensemble des infrastructures urbaines : l'éclairage, le comptage des fluides, les alertes incendie, les sinistres, etc. Durant cette même période, j'avais eu l'occasion de suivre deux personnalités déterminantes. D'abord en 2005, le maire visionnaire de Londres de l'époque, Ken Livingstone qui considérait que la principale menace pour nos villes était la question du changement climatique. Il avait à cet effet créé un réseau des villes pour le climat qui s'appelait les C 18 (regroupant donc les principales capitales mondiales) intégrant logiquement Paris. Ensuite, en 2010, le professeur Muhammad Yunus, Prix Nobel de la paix 2006, dont les convictions au regard de l'exclusion et de la pauvreté m'ont profondément marqué, auxquelles j'ajoutais logiquement la question climatique. Je me suis alors logiquement totalement investi dans mes travaux dans la

volonté de d'humaniser en quelque sorte les villes en me concentrant sur la manière de faire converger zéro carbone, zéro pauvreté et zéro exclusion

**Comment pourriez-vous décrire alors concrètement l'idée de ville du ¼ d'heure ?**

Je dirais tout simplement que la ville du ¼ d'heure, c'est avoir les bénéfices d'une ville au sein de laquelle les différents services essentiels au quotidien : travail, commerce, santé, restauration, éducation, divertissement, espaces publics, etc., doivent toutes être accessibles dans une courte distance dans une ville polycentrique. En somme, une ville qui prend vie un peu partout. Cela à l'opposé d'un modèle qui construit de manière souvent distante des quartiers d'affaires comme la Défense ou les tours dans la proche banlieue nord de Paris. On peut ainsi considérer qu'il y a une profonde mutation en cours de ce business model tiré également par la transformation du travail.

**Cela signifie donc que vous intégrez également dans cette forme de micro-écosystème urbain la question de l'emploi et du lieu de travail à travers notamment le développement des espaces de coworking en proximité.**

Absolument. Cela s'est notamment vérifié et d'une certaine manière confirmé après l'épisode du Covid où les employés ne voulaient plus passer une partie significative de leur temps dans les transports. Ce qui justifie le développement indispensable des espaces de coworking au sein de cette ville du ¼ d'heure. La proximité spatiale urbaine s'inscrit également dans les nouvelles formes de travail avec un environnement donc qualitativement diversifié. Les jeunes en particulier veulent préserver des journées de télétravail, pouvoir travailler dans un café près de leur lieu d'habitation et avoir plus de temps pour vivre, s'épanouir.

**Certaines critiques comme toujours, ont été émises contre cette approche, en particulier le constat que dans de nombreuses grandes villes, ce concept est déjà une réalité depuis un certain temps. Par ailleurs certains observateurs ne manquent pas d'avancer que cette notion est plus adaptée aux travailleurs professionnels du tertiaire au regard du télétravail qu'à ceux moins qualifiés contraints de travailler en permanence au sein de leur entreprise. Où qu'elle relève du «fantasme bobo», inaccessible à certaines catégories (personnel d'entretien, manutentionnaires, etc.). D'autres enfin ont relevé que la création de noyaux denses de ce type peut conduire à une forme de gentrification. Sans parler des critiques de nature complotistes... Que leur répondez-vous ?**



L'approche fondée sur la proximité des activités et des services constitue à mon sens une réponse qualitativement réaliste au regard des difficultés urbaines de toutes natures. On observe aujourd'hui que nos villes dans presque toutes les parties du monde sont déjà gentrifiées, y compris notre capitale, comme j'ai pu le montrer à de multiples reprises. Il y a ainsi le Paris de l'ouest (toujours en bleu lors des élections) et celui de l'est (toujours en rouge également lors des élections). S'agissant du taux de logement social, il est de 42,4% dans le nord-est (XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> arrondissements), contre moins de 3% dans les VII<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> arrondissements. Ce qui signifie que l'on a d'un côté une forme de pauvreté et de l'autre l'inverse, avec beaucoup de lieux qui sont devenus des bureaux. Cette ségrégation se retrouve également à Londres, New-York ou Madrid. Pour autant la ville du ¼ d'heure vient précisément tendre à réduire cette discrimination. C'est par exemple le cas de la ville de Paris lorsqu'elle décide de construire des logements sociaux ou de réhabiliter des bâtiments à cet effet à l'ouest, où 250 familles ont pu s'y installer à l'Îlot Saint Germain et tendent à s'agréger avec les classes moyennes et supérieures. C'est donc une politique de mixité sociale qui est ainsi à l'œuvre qui projette de réduire cet écart socio-économique entre l'est et l'ouest de la capitale. Autre exemple : le nouveau quartier Clichy Batignolles qui a émergé dans le nord-ouest de Paris, entre la gare Saint-Lazare et la porte de Clichy qui comporte un parc urbain de 13 hectares et regroupe aujourd'hui 15000 habitants et 50% de logements sociaux. On peut également évoquer les espaces de la caserne de Reuilly, les anciens magasins Tati dans le XVIII<sup>e</sup> arrondissement qui constituent une véritable reconversion de leur bâtiments fonctionnels en bâtiments de mixité sociale. Voilà quelques illustrations concrètes d'émergences de ville du ¼ d'heure, et j'invite bien volontiers les personnes à venir visiter tous ces nouveaux quartiers pour se rendre compte de ces transformations en cours qui ne relèvent pas d'une utopie.

**Au regard de notre lectorat composé notamment de responsables de ressources humaines et de managers, peut-on s'inspirer du concept de la «ville du ¼ d'heure» pour rendre l'espace de l'entreprise plus attractif et plus désirable ?**

Bien sûr. Lorsque l'on regarde très concrètement la Défense aujourd'hui, on doit constater en effet que son modèle économique périclète et les propriétaires des tours sont effectivement très inquiets. Par ailleurs beaucoup de salariés en particulier ne souhaitent plus y retourner pour y passer simplement la journée à y travailler. A l'opposé, on observe des exemples très prometteurs en faisant pivoter le modèle. C'est par exemple le cas du Crédit Agricole qui

a installé son siège social en 2010 sous forme de Campus horizontal, immergé au cœur et ouvert sur la ville de Montrouge. Véritable ville dans la ville à proximité de Paris, ce Campus s'étend sur des hectares dont la moitié a été préservée au bénéfice d'un immense jardin. Les habitants des quartiers voisins ont en effet la possibilité d'y accéder le week-end et les restaurants ne sont plus réservés uniquement aux collaborateurs, puisqu'ils peuvent y inviter famille et amis. On arrive à ce Campus par le métro, on y repart toujours par le métro. On peut également prendre la piste cyclable depuis la porte d'Orléans qui traverse tout Paris, etc. Beaucoup d'actifs souhaitent en effet bénéficier d'un environnement qui s'étend au-delà de la stricte activité du travail, comme je l'évoquais précédemment

**Le modèle des espaces de travail à l'échelon des entreprises stricto-sensu, fondé sur les activités des usagers et s'apparentant à des villes en miniature, qualifié par les spécialistes d'Activity Based Working en constitue-t-il une illustration. Qu'en pensez-vous ?**

Absolument, ces espaces fondés sur le choix des personnes à décider de l'environnement dans lequel elles souhaitent travailler en fonction de leurs activités de travail constituent des sortes de ville du ¼ d'heure. Les usagers de ces espaces peuvent ainsi travailler dans des espaces communs pour des réunions générales, dans des «quartiers» dédiés pour des groupes de travailleurs devant se côtoyer pour réaliser des activités similaires, dans des «établissements» pour mener des projets collaboratifs ponctuels, ou des «bibliothèques» afin d'accomplir des tâches ponctuelles ou peu structurées (lecture, recherche, etc.). Ces usagers peuvent alors se sentir comme des habitants d'un espace qualitatif et diversifié au sein duquel ils coopèrent et accomplissent leurs activités. Toutes ces transformations spatiales, s'inspirent de la volonté de proximité qui fait la force de l'esprit de la ville du ¼ d'heure.

*Jean Pierre Bonchez & Eric Moeno*

